

Remarques sur la notion de processus inaccompli

Jean-Pierre Desclés

Un certain nombre de linguistes¹ prennent pour opposition aspectuelle fondamentale celle d'événement et d'état. D'autres aspectologues pensent que cette opposition n'est pas suffisante : au couple <événement, état> il convient d'ajouter un troisième concept de base, le *processus*, qui est non dérivable des notions d'événement et d'état². Le concept de processus est-il nécessaire à la description de certains phénomènes linguistiques d'une part et à une théorie plus générale des situations perçues et verbalisées par un énonciateur, d'autre part ? La question est encore ouverte. D'un côté, dans une récente publication [Desclés et Guentcheva, 1993], nous avons montré que la prise en compte d'une opposition comme : *l'armée est en marche* / *l'armée marche en ce moment* rendait indispensable, si l'on voulait saisir les nuances sémantiques qui s'y attachent, une distinction comme *état (d'activité)* et *processus*³. Plusieurs tests conduisent à séparer les significations de ces deux notions. D'un autre côté, une théorie générale des visées cognitives des situations est encore à construire mais il semble bien qu'une situation puisse être appréhendée soit *dans son évolution*, il s'agit alors d'un processus, soit *dans son résultat*, il s'agit alors d'un état résultatif, soit encore comme une *occurrence* qui apparaît sur un arrière-fond, il s'agit alors d'un événement. Lorsque la perception ne capte pas le processus qui conduit à un état, nous avons un simple état descriptif, qui a été appréhendé sans tenir compte des processus qui ont conduit à cet état ou qui permettront d'en sortir.

Nous avons déjà eu l'occasion de présenter la trichotomie aspectuelle fondamentale, état, événement et processus, dans plusieurs publications [Desclés, 1980, 1989, 1991]. Nous voudrions proposer dans le présent article quelques remarques qui touchent essentiellement à la notion de processus inaccompli. Dans la première partie, nous rappellerons

¹Par exemple, [Vlach, 1981], [Langacker, 1991], [Pottier, 1993] et, de façon plus ambiguë, [Smith, 1991]. Remarquons cependant que, pour certains auteurs (B. Pottier par exemple), la notion d'événement est prise dans un sens générique et assimilable à ce que nous appelons "situation élémentaire".

²Par exemple [Comrie, 1976], [Mourelatos, 1981], [Desclés, 1980, 1989] et [Guentcheva, 1990].

³Un état d'activité (comme *l'armée est en marche*) est associé à un processus sous-jacent (*l'armée est en train de marcher*). Il y a donc les états descriptifs comme dans '*Pierre est grand*' et les états d'activité comme dans '*Pierre est au travail*'.

⁴Pour nous, le λ -calcul
typé de Church ou la
Logique Combinatoire
avec types de Curry.

brièvement notre point de départ : une relation prédicative atemporelle, qui a été constituée par des opérations prédicatives, dénote une situation ; cette dernière est perçue par un observateur-énonciateur sous une certaine visée aspectuelle. Dans un deuxième paragraphe, nous présenterons les visées aspectuelles d'état, d'événement et de processus. Ces visées aspectuelles sont représentables par des opérateurs complexes qui ont pour arguments des relations prédicatives. Plutôt que de s'intéresser à la syntaxe des opérateurs aspectuels, il nous semble plus important de chercher à définir la *sémantique intrinsèque de ces opérateurs*. L'étude syntaxique (priorité, combinatoire, portée des opérateurs) et les expressions des opérateurs dans un langage formel⁴ seront analysées dans une autre publication. Dans un troisième paragraphe, nous introduirons une distinction qui nous semble importante, celle de télélicité potentielle et de télélicité effective. Nous illustrerons cette distinction par quelques exemples. Le quatrième paragraphe mettra à l'épreuve le concept de processus avec le "paradoxe de l'imperfectivité" de D. R. Dowty. Nos définitions précises de processus, de *télélicité potentielle* et de *télélicité effective* nous permettront de déduire une explication du "paradoxe". L'analyse de certains progressifs anglais semble très difficilement acceptable lorsqu'on a recours uniquement à la notion d'état. Certains exemples semblent renvoyer explicitement à une notion nettement évolutive qui est captée, en partie seulement, par celle de processus mais pas du tout par celle d'état. Le dernier paragraphe abordera un problème de traduction. Il s'agit du célèbre verset *Exode* 3, 14 de la Bible. Les traductions grecques (*Egó eimi ho ōn*), latines (*Ego sum qui sum*) et françaises (*Je suis celui qui est*) n'ont pas pris en compte la dimension aspectuelle de la formule hébraïque 'Ehye 'ăser 'Ehye qui utilise une forme aspectuelle d'inaccompli-présent. Nous interprétons cette forme aspectuelle comme un "processus en cours" inassimilable aux formes statives retenues par les traducteurs de la Septante. La notion de processus que nous proposons nous paraît éclairer parfaitement la valeur dynamique de l'aspect inaccompli qui est un élément constitutif de la formule hébraïque.

1. Relation prédicative atemporelle

Une relation prédicative est constituée en appliquant un prédicat à ses divers arguments ou actants. Par exemple, "Jean être dans la pièce", "Jean écrire une lettre", "le ciel être bleu", "la porte ouvrir"... sont des relations prédicatives qui ont été constituées au moyen de prédicats appliqués à leurs arguments. La constitution de ces relations prédicatives s'effectue en général en plusieurs étapes qui enchaînent des opérations prédicatives élémentaires (voir [Desclés, 1990]).

Toutes les relations prédicatives restent **atemporelles** tant qu'elles ne sont pas insérées dans l'**espace référentiel** organisé autour de l'énonciateur. Chaque relation prédicative dénote donc une situation atemporelle. Lorsque la relation prédicative est une proposition qui est jugée vraie, la situation dénotée est exprimée par la proposition ; lorsque la proposition est jugée fausse, la proposition ne dénote plus la situation atemporelle qu'elle exprime. Une relation prédicative R sera dite validée, ou déclarée vraie, à l'instant t (respectivement non validée ou déclarée fausse à l'instant t) d'un domaine temporel, lorsque la situation dénotée par R est jugée vraie (ou fausse) en cet instant t. Les domaines temporels sont en général des *intervalles topologiques d'instant contigus*, c'est-à-dire des intervalles avec des *bornes ouvertes* ou *fermées*. Lorsque la borne est *ouverte*, la borne n'est pas prise en considération, elle est exclue de l'intervalle ; lorsque la borne est *fermée*, la borne appartient à l'intervalle.

Bien que la relation prédicative soit atemporelle, la nature conceptuelle du prédicat peut requérir une certaine dimension temporelle intrinsèque à la signification. Par exemple, les significations intrinsèques des prédicats "déplacer", "écrire", "ouvrir", "tuer" impliquent un certain déploiement temporel. Certains prédicats sont *statiques*, par exemple : "être-dans", "être-sur", "admirer", ressembler à"... ; d'autres prédicats sont *cinématiques* (par exemple : "marcher", "couler", "traverser"...); d'autres encore sont *dynamiques* ("construire", "écrire", "écouter", "envoyer"...). Les prédicats statiques, de par leurs significations intrinsèques, n'impliquent aucun déploiement évolutif alors que les prédicats évolutifs (cinématiques et dynamiques) ont des significations intrinsèques qui impliquent différentes phases évolutives de la situation. Les significations intrinsèques des prédicats (et des arguments) sont décrites dans différents *schèmes cognitifs* qui formalisent les propriétés sémantiques les plus saillantes des prédicats [Desclés, 1990, 1991]. Chaque schème permet de regrouper des prédicats ayant des propriétés sémantiques communes. La première grande division des schèmes concerne les *archétypes statiques*, les *archétypes cinématiques* (archétypes des mouvements spatio-temporels et des changements d'états) et les *archétypes dynamiques* (archétypes cinématiques sous la dépendance d'un agent ayant un plus ou moins grand contrôle sur l'évolution de la situation). Ces archétypes se spécifient en schèmes plus spécialisés. Nous renvoyons, sur ce point, à des textes déjà publiés. Une typologie des archétypes reste encore à effectuer. *Cette typologie ne doit cependant pas être confondue avec la visée aspectuelle des relations prédicatives.*

2. Visées aspectuelles d'une relation prédicative

Trois principales visées aspectuelles peuvent caractériser une relation prédicative. Une relation prédicative R peut être perçue soit sous forme

⁵Nous avons présenté notre conception de l'aspect dans plusieurs publications [Desclés, 1980, 1989, 1991]. Des applications de cette théorie ont conduit à des applications informatiques : calcul automatique des valeurs aspectuelle des temps du passé en fonction des indices contenus dans le contexte [Reppert, 1990 ; Oh, 1991].

d'un état ETA(R), soit sous forme d'un processus PRO(R), soit sous forme d'un événement EVE(R). Une relation prédicative R recevant une visée aspectuelle d'état, de processus ou d'événement, sera appelée un **procès**. Dans le référentiel de l'énonciateur⁵, les procès se déploient en phases successives et, à chaque instant du déploiement, la relation prédicative sous-jacente au procès peut être vraie ou fausse. Introduisons dans notre modèle aspecto-temporel une fonction "d'excitation des actants" engagés dans la situation dénotée par la relation prédicative. A un instant donné, une phase du procès est caractérisée par la valeur de la fonction d'excitation des actants à cet instant.

Une relation prédicative engendre une famille d'énoncés qui se différencient, entre autres, par des variations aspecto-temporelles. Donnons un exemple d'une telle famille paradigmatique (1•) construite à partir de la même relation prédicative <Jean, porte, ouvrir> (c'est-à-dire d'une *lexis*, dans la terminologie de A. Culioli). Les instances (des énoncés) de cette famille varient selon des paramètres aspecto-temporels dans des contextes plus ou moins déterminés. Tous ces énoncés encodent la même relation prédicative invariante : <Jean, porte, ouvrir> mais les visées aspectuelles et temporelles de l'énonciateur sont différentes puisque la relation prédicative est présentée selon différentes modalités aspectuelles.

1•

- | | |
|--|------------------------------|
| <i>Jean ouvre la porte (du garage tous les matins).</i> | (HABITUDE) |
| <i>Jean ouvre en ce moment la porte.</i> | (PROCESSUS EN COURS) |
| <i>Jean est en train d'ouvrir la porte.</i> | (PROCESSUS EN COURS) |
| <i>Jean a ouvert la porte, (tu peux maintenant entrer).</i> | (ÉTAT RESULTANT) |
| <i>(Hier), Jean ouvrait la porte (quand le téléphone sonna).</i> | (PROCESSUS
DANS LE PASSÉ) |
| <i>Jean ouvrit la porte (puis entra dans la pièce).</i> | (ÉVÉNEMENT) |
| <i>La porte est (encore) ouverte, (c'est Jean qui a oublié).</i> | (ÉTAT DESCRIPTIF) |
| <i>La porte a été ouverte par Jean.</i> | (ÉTAT PASSIF) |

Lorsque la relation prédicative R est visualisée comme un état, toutes les phases du procès statif ETA(R) sont *équivalentes* entre elles, la fonction d'excitation des actants reste donc stable. Aucun changement, aucune discontinuité ne sont alors perçus par les intervalles où ETA(R) est validée ; aucune prise en considération par l'énonciateur d'un début ou d'une fin. Le domaine de validation d'un procès statif ETA(R) est un *intervalle ouvert* (ou un ensemble d'intervalles ouverts) : pour un état, on ne peut pas isoler ni des instants initiaux ni des instants finaux ; pour chaque instant t de l'intervalle (ouvert) de validation d'une relation stative ETA(R), la relation prédicative R est vraie en t. Donnons des exemples d'états :

2.

Le ciel est bleu.

(ÉTAT DESCRIPTIF)

La porte est ouverte.

(ÉTAT DESCRIPTIF)

Paul est à Paris.(ÉTAT DESCRIPTIF :
LOCALISATION)*Molière est l'auteur du Misanthrope.*(ÉTAT DESCRIPTIF :
ÉQUATIF)*Les hommes sont mortels.*(ÉTAT DESCRIPTIF :
INCLUSION ENTRE CONCEPTS)*L'armée est en marche.*

(ÉTAT D'ACTIVITÉ)

La porte a été ouverte.

(ÉTAT PASSIF)

Jean est sauvé : il a pris son cachet.

(ÉTAT RESULTANT)

Lorsque la relation prédicative R est visualisée comme un événement, ce dernier introduit une occurrence à l'intérieur d'un fond statique (éventuellement dynamique). Cette occurrence implique une discontinuité initiale (début de l'événement) et une discontinuité finale (fin de l'événement). L'occurrence d'un événement EVE(R) est cependant perçue dans sa globalité insécable. L'occurrence d'un événement indique un nécessaire changement (pas nécessairement ponctuel) entre un avant (état initial) et un après (état résultant). Le domaine de validation d'un événement EVE(R) est un *intervalle fermé*, c'est-à-dire l'intervalle de l'occurrence de l'événement ; la relation prédicative R est vraie seulement à la borne finale de l'intervalle fermé. Lorsque les deux bornes (initiales et finales) coïncident, l'intervalle de validation de l'événement se réduit à un point ; dans ce cas, l'événement EVE(R) est ponctuel. Il est clair que l'on a plusieurs types d'événements qui dépendent du type des singularités événementielles. Donnons des exemples d'événements :

3.

César est venu, il a vu, il a vaincu (trois ÉVÉNEMENTS successifs).*Pendant ce concert, Karajan a joué une sonate de Mozart* (ÉVÉNEMENT)
puis, après, il a dirigé la Cinquième de Malher (ÉVÉNEMENT).

Lorsque la relation prédicative R est perçue comme un processus, il y a nécessairement une *discontinuité initiale* (le début du processus). Les phases du procès PRO(R) ne peuvent plus être identiques entre elles pendant toute la durée du processus, la fonction d'excitation des actants n'est pas, non plus, nécessairement stable dès la discontinuité initiale. L'évolution du processus se traduit par des changements successifs (continus ou discontinus), c'est-à-dire que *les phases du processus varient avec le temps*. Le processus est toujours orienté vers un terme (fin du processus) qui n'est cependant pas toujours atteint. En effet, chaque processus peut être perçu et verbalisé soit dans le cours de son déploiement (ou développement), soit comme ayant atteint son terme final

ou encore comme ayant été interrompu avant d'avoir pu atteindre son terme final. Le domaine de validation d'un processus PRO(R) est un *intervalle temporel qui sera toujours fermé à gauche* (la borne fermée indique l'instant initial du processus), la borne de droite étant soit ouverte (lorsque le processus est "saisi" au cours de son développement), soit fermée (lorsque le processus est interrompu ou lorsqu'il a atteint son terme final). La relation prédicative R, sous-jacente à un processus PRO(R), est toujours vraie à la borne gauche de l'intervalle de validation. *Tout processus interrompu avant son terme, ou ayant atteint son terme, engendre obligatoirement un événement et un état résultant* (qui coïncide avec l'état final lorsque le processus a atteint son terme). Donnons des exemples de processus :

4•

Jean peint en ce moment le mur de sa chambre (PROCESSUS EN COURS).

Jean a travaillé à sa thèse (PROCESSUS ACCOMPLI, qui a atteint un terme qui n'est pas nécessairement le terme final du processus : la thèse n'est pas nécessairement terminée).

Pierre a joué le prélude en ut dièse mineur de Bach (PROCESSUS ACHEVÉ, qui a atteint son terme final : le prélude a été joué jusqu'au bout).

3. Télécité potentielle et télécité effective

Aux distinctions aspectuelles fondamentales entre ÉTAT, ÉVÉNEMENT et PROCESSUS, il faut adjoindre une autre distinction aspectuelle, celle de télécité (de *télos* = fin, but). La distinction de Garey entre processus téléliques et processus atéléliques est indispensable pour saisir certains phénomènes relatifs à l'aspectualité. Prenons quelques exemples.

5•

- a. *Jean court en ce moment dans le parc.*
- b. *Jean court un cent mètres sur la piste du stade.*
- c. *Jean court le Marathon de sa vie.*

6•

- a. *Jean joue au tennis.*
- b. *Jean joue une partie de tennis.*
- c. *Jean joue la finale de Roland Garros.*

7•

- a. *Jean joue du piano.*
- b. *Jean joue une sonate.*
- c. *Jean joue le prélude en Ut du Clavier bien tempéré.*

Les exemples (a) expriment des processus atéliques ; les exemples (b) et (c) sont téliques (un but est envisagé). Cependant, les exemples (b) et (c) font apparaître une légère différence dans la télicité : (c) est plus télique que (b). Au lieu de parler en terme de stricte opposition entre télique et atélique, nous préférons introduire la notion de **continuum de télicité**. Le degré de télicité est souvent indiqué par le syntagme verbal entier et non pas par le seul verbe. Par exemple *courir* est considéré comme atélique mais *courir un cent mètres* et *courir le Marathon* sont téliques. De même, *jouer au tennis* est atélique mais *jouer une partie de tennis* et *jouer la finale de Roland Garros* sont téliques. Certains adverbiaux peuvent indiquer un degré plus ou moins fort de télicité et même inverser l'ordre de télicité. Prenons les exemples classiques :

8•

- a. *Pierre va peindre sa chambre pendant une heure.*
- b. *Pierre va peindre sa chambre en une heure.*
- c. *Pierre peint sa chambre.*

Il est clair que le syntagme verbal *peindre sa chambre* est télique. L'énoncé (c) sera analysé comme étant télique mais l'opposition entre les deux adverbiaux *pendant une heure* et *en une heure* exprime une nette différence de télicité ; on peut dire que (b) est beaucoup plus télique que (a) puisque dans (b) on en infère aussitôt que la chambre est terminée —il y a achèvement— tandis que dans (a) on ne sait rien sur l'achèvement, l'action dirigée vers un but a été simplement interrompue sans que l'on sache si le terme final a été effectivement atteint.

La classification *classique* de Z. Vendler entre "activity", "accomplishment" et "achievement" peut servir à établir des degrés de télicité. Par exemple (1• a), (2• a) et (3• a) seront des exemples d'activité, (1• b), (2• b) et (3• b) donnent des exemples de syntagmes verbaux classés comme des "accomplishments". L'opposition entre (4• a) et (4• b) pourrait être analysée comme une opposition entre un "accomplishment" et un "achievement". Cependant, la notion d' "achievement" de Z. Vendler est souvent réduite aux seuls événements ponctuels comme dans :

9•

Pierre gagne un tournoi.

Or, tous les événements ne sont pas des ponctuels ; certains verbes, comme "exploser", considérés fondamentalement comme des "achievements", sont compatibles avec une durée (exemple (10•)).

10•

La bombe a explosé durant plus de dix secondes.

Nous allons voir qu'un prédicat comme "gagner" qui est réputé être un exemple d' "achievement" n'est pas, lui non plus, nécessairement ponctuel.

La notion de degré de télélicité n'est donc pas suffisante. Il faut introduire une distinction supplémentaire entre **télélicité potentielle** et **télélicité réalisée**. En effet, un but peut être simplement visé ou envisagé sans que l'on indique pour autant que le but est, sera ou a été effectivement réalisé. Reprenons l'exemple (9•) ; cet exemple n'exprime nullement que le but ("le tournoi a été gagné par Pierre") est effectivement atteint. Dans l'exemple (11•), le contexte fait bien apparaître une télélicité qui est seulement potentielle :

11•

Regarde, maintenant, avec ce nouveau point décisif, Pierre est en train de gagner son premier grand tournoi de tennis, à moins d'un accident.

Il est clair que le choix d'un temps "passé" permet de lever l'indétermination dans les énoncés qui comportent une assez forte télélicité (comme *gagner un tournoi*, ou *peindre... en une heure*) comme dans :

12•

- a. *Pierre a gagné le tournoi de Roland Garros.*
- b. *Pierre a peint sa chambre en une heure.*

De (12•), on infère immédiatement que "Pierre a été le vainqueur du tournoi" et que "la chambre de Pierre a été effectivement peinte". On pourrait par conséquent penser que l'utilisation d'un temps du "passé" est un indicateur absolu de télélicité effective. Malheureusement, le recours au "passé" n'est pas toujours suffisant pour lever complètement l'indétermination entre télélicité potentielle et télélicité effective. En effet, dans les exemples suivants :

13•

- a. *Le mois dernier, Pierre a couru un Marathon mais il a dû abandonner avant la fin.*
- b. *L'année dernière, Pierre a joué la finale à Roland Garros mais il n'a pu aller jusqu'au bout à cause de sa douleur lombaire qui s'est déclarée dès le début du deuxième set. Cette année, il est parti pour gagner la finale.*
- c. *Hier soir, Jean a joué du piano jusqu'à minuit.*
- d. *Hier après-midi, Pierre a peint sa chambre pendant une heure.*

Dans ces exemples, rien n'est dit sur la télélicité réalisée. Dans (8• c), on ne dit pas que Jean a joué jusqu'au bout un seul morceau de piano. De (8• d), il n'est pas possible d'en inférer que la chambre a été complètement

terminée. Nous pouvons cependant établir des oppositions explicites entre une télélicité simplement potentielle et une télélicité effectivement réalisée dans le "passé" comme dans :

14•

- a. *Hier soir, Pierre a écrit des lettres.*
- b. *Hier soir, Pierre écrivait des lettres, quand...*
- c. *Hier soir, Pierre écrivait (a écrit) des lettres à ses neveux.*
- d. *Hier soir, Pierre a écrit les lettres qui étaient toutes destinées à ses neveux.*

Dans (a) et (b), on ne dit rien sur l'achèvement des lettres : Pierre s'est simplement livré à l'activité d'écriture de lettres ; il se peut qu'il les ait achevées toutes ou qu'il n'en ait achevé aucune. Dans (c), la détermination apportée par les destinataires (*à ses neveux*) ne permet pas encore de lever complètement l'indétermination portant sur l'achèvement ou le non-achèvement des lettres. Un contexte complémentaire peut bloquer la télélicité effective comme par exemple : *Hier soir, Pierre écrivait (a écrit) des lettres à ses neveux lorsqu'il a reçu un coup de téléphone qui lui annonçait la mort de son frère*. Par contre, dans (d), la détermination qui est exprimée par l'article défini (*les lettres*) est un indicateur absolu de l'achèvement des lettres.

Une langue comme le bulgare grammaticalise explicitement l'opposition entre **achèvement** (avec une indication morphologique de l'aspect perfectif) et **non-achèvement**, pris dans le sens d'une **absence de signification de l'achèvement** (avec l'indication morphologique de l'aspect imperfectif), voir [Guentcheva, 1990, 1991] :

15•

- a. *Tja izmete* (aoriste perfectif) *stajata tazi sutrin*
"Elle a balayé la chambre ce matin"
- b. *Tja mete* (aoriste imperfectif) *stajata tazi sutrin*
"Elle a balayé la chambre ce matin ; la chambre est complètement balayée"

Revenons au français. Nous avons vu que certains syntagmes verbaux (*en une heure*) et certains verbes (comme *gagner*) étaient des indicateurs d'une forte télélicité potentielle qui se transformaient en indicateurs de télélicité effective (achèvement) lorsqu'on était dans le "passé". Les exemples (12•) impliquent clairement la télélicité réalisée (achèvement) tandis que les exemples (11•) et (13•) ne portent pas cette indication. La règle suivante paraît par conséquent plausible :

16•

"La combinaison «Achievement» (au sens de Vendler) et d'un temps du «passé» implique la télélicité effective".

Pourtant, nous devons encore nuancer cette règle et l'affiner. En effet, examinons les énoncés suivants :

17•

- a. *Quand je lui ai demandé un autographe, Jean gagnait (était en train de gagner) le tournoi de Roland Garros : après sa victoire éclatante en demi-finale, il était pleinement confiant. Aujourd'hui, il n'est plus du tout en forme et il ne croit plus aussi fermement à sa victoire.*
- b. *Lors de la course en Italie, Alain Prost gagnait pratiquement (avait pratiquement gagné) le championnat du monde de F1 mais trois tours avant la fin, son moteur a explosé.*
- c. *A la conférence de Yalta, les alliés gagnaient la guerre.*

⁶Cela correspond bien à l'invariant de l'imparfait : la zone de validation d'un procès avec un imparfait est toujours bornée à droite avec une borne ouverte.

Par conséquent, l'imparfait n'est jamais un événement ; il peut renvoyer à un état (état descriptif) ou à un processus en cours ou encore à une classe ouverte d'événements identiques ('Jean fumait la pipe' = il avait l'habitude de fumer la pipe). Un seul emploi de l'imparfait pourrait paraître renvoyer à un événement : 'Cinq minutes plus tard, le train déraillait'. Dans ce dernier cas, nous avons une valeur que nous avons qualifiée de "nouvel état" : l'imparfait est l'indicateur d'une occurrence d'un événement ('Cinq minutes plus tard, le train dérailla ou a déraillé') mais en employant l'imparfait, on focalise l'attention sur l'état nouveau qui a été créé par l'occurrence de l'événement, d'où les effets prospectifs et rétrospectifs (explicatifs). Nous nous en sommes expliqués dans d'autres publications.

Avec un verbe dit d' "achievement", d'après la règle (16•), la télicité au "passé" (utilisation d'un imparfait) devrait être effective. Or, l'exemple (17• a) signifie que Pierre était en train de gagner le tournoi mais la victoire n'était pas encore acquise ; l'imparfait a, ici, une valeur de processus en cours dans le passé, et en tant que processus, rien n'est dit sur le terme du processus⁶. Les autres exemples (17• b) et (17• c) reçoivent la même explication : *gagnait* et *gagnaient* ont, dans le contexte des exemples cités, une valeur de processus en cours ; il s'en suit que la télicité est seulement une télicité potentielle. L'exemple (18• a), où "écrire" n'est pas un verbe d' "achievement" comme "gagner", est beaucoup plus subtil à analyser.

18•

- a. *Quand je l'ai vu, Pierre écrivait sa thèse en trois mois seulement. Il s'est rendu compte ensuite de la difficulté d'écrire et, quatre mois après, la thèse n'est toujours pas achevée.*
- b. *Quand je l'ai vu, Pierre pensait pouvoir achever sa thèse dans les trois mois qui suivaient. Il s'est rendu compte...*
- c. *Quand je l'ai vu, Pierre écrivait sa thèse. Il était très nerveux.*
- d. *J'ai connu Pierre il y a deux ans. Il a écrit sa thèse en trois mois. Ensuite il a obtenu une bourse post-doctorale.*

L'imparfait dans *écrivait sa thèse en trois mois* indique simplement une visée de télicité effective que l'on peut gloser par (18• b). L'énonciateur exprime que l'achèvement complet de la thèse est visé par Pierre (cela est indiqué par le marqueur *en trois mois*) ; l'emploi de l'imparfait permet d'indiquer justement la visée d'un terme effectif sans pour autant affirmer que le terme a été effectivement atteint. On pourra comparer (18• c) avec (18• d). Dans (18• c), on a un processus en cours où rien n'est dit sur l'achèvement du processus ; dans (18• d) il s'agit d'une occurrence d'un événement qui implique l'achèvement. Une langue

comme le bulgare utilisera une forme grammaticale particulière pour exprimer la visée d'une télélicité effective (exemple 19•).

19•

Napisvam (présent imperfectif secondaire) *pismoto i izlizam*.

"J'écris (au sens «je termine») la lettre et je sors".

Certains verbes (comme "gagner") et des syntagmes verbaux sont des indicateurs d'"achievement" ; certaines locutions adverbiales (comme "en une heure") sont des indicateurs évidents d'une forte télélicité potentielle ; l'utilisation d'un temps du "passé" n'est cependant pas suffisante pour rendre la télélicité effectivement réalisée car elle peut rester simplement une télélicité effective seulement visée, même avec des verbes dit d'"achievement", comme dans :

20•

(...) *Quelques secondes avant la fin de la course, mon cheval gagnait (avait gagné) la course en moins de deux minutes mais, tout à coup, un cheval noir a surgi et l'a coiffé au poteau : je perdais une fortune.*

Dans cet exemple, l'imparfait implique une valeur de processus en cours qui peut être réalisé jusqu'au bout ou non réalisé jusqu'au bout (d'où, d'une façon plus générale pour l'imparfait, la possibilité d'avoir une valeur irréaliste). L'imparfait *gagnait* est un indicateur de processus en cours ; par ailleurs, *en moins de deux minutes* est un indicateur d'un but effectivement visé ; la combinaison de ces deux indicateurs n'est pas suffisante pour entraîner la télélicité effective, comme le confirme le contexte qui suit. Ainsi, le verbe "gagner" qui est un verbe d'"achievement" (au sens de Vendler), lorsqu'il est employé à l'imparfait, acquiert une valeur aspectuelle de processus en cours (dans le passé) ; étant un processus, le terme du processus est simplement potentiel, même dans le passé ; avec un indicateur supplémentaire, l'effectivité du terme du processus est simplement visée. De l'énonciation *mon cheval gagnait*, le co-énonciateur ne peut pas en déduire, au moment où le locuteur effectue son acte d'énonciation, que le cheval a effectivement gagné. En revanche, de *le cheval a gagné*, on en déduit bien la victoire passée du cheval lorsqu'on prend pour repère l'énonciation de l'énonciateur : le passé composé implique ici une valeur aspectuelle d'événement.

De l'analyse des exemples précédents, on peut déduire que la signification de l'effectivité n'est pas exprimée par l'imparfait. Par conséquent, la règle (16•) doit être reformulée (règle 21•) en tenant compte des valeurs aspectuelles des relations prédicatives :

⁷Certains spécialistes de l'intelligence artificielle se tirent des difficultés précédentes en insistant sur les connaissances que l'on a de l'Univers représenté : nos connaissances sur le monde externe nous guident pour comprendre nos énoncés et pour déclencher les inférences. Nous pensons qu'une meilleure analyse linguistique des significations attachées aux catégories grammaticales permettrait de réduire considérablement la part qui revient aux connaissances encyclopédiques sur le monde externe. Après tout, la connaissance du monde externe passe par la perception de l'environnement, mais aussi et surtout par le langage. De plus, la compréhension de certains discours littéraires et de certains textes (philosophiques ou théologiques) est le seul moyen pour construire la signification que ces textes encodent. Nous en verrons un exemple au dernier paragraphe.

⁸D. R. Dowty prend les exemples suivants : (1) John was drawing a circle ; (2) John drew a circle ; (3) John was pushing a cart ; (4) John pushed a cart. Il remarque que (1) n'implique pas (au sens logique) (2), tandis que (3) permet d'en inférer (4).

21•

"La combinaison «Achievement» (au sens de Vendler) avec un temps du «passé» et avec la valeur aspectuelle d'«événement» implique la télélicité effective".

Les traits aspectuels de Vendler et les traits temporels ("passé", "présent") sont donc partiellement insuffisants pour rendre compte de certaines inférences entièrement légitimes qui, d'une part, sont encodées par les catégories grammaticales et, d'autre part, restent indépendantes des connaissances que l'on peut avoir sur l'univers représenté⁷. Les distinctions aspectuelles état/événement, d'une part et télélique/atélique, d'autre part ne permettent pas, elles aussi, de lever toutes les indéterminations inférentielles. Il nous semble que, par contre, les concepts de processus en cours (dans le présent et dans le passé), de processus complètement réalisé ou incomplètement réalisé, permettent, au contraire, de trouver des solutions à de nombreuses difficultés. Nous allons en voir quelques exemples dans les paragraphes suivants.

4. Paradoxe de l'imperfectivité

David Dowty [Dowty, 1979, p. 133-154] a signalé et a discuté ce qu'il a appelé le "paradoxe de l'imperfectivité". Prenons les deux exemples suivants⁸ :

22•

- a. Hier, Jean courait dans le parc quand Marie l'a rencontré.
- b. Le mois dernier, Jean construisait une maison quand Marie l'a rencontré.

De l'énonciation de (22• a), on en déduit aussitôt (23• a'), mais de (22• b) on ne peut pas en déduire (23• b') (encore moins (23• b'')) :

23•

- a'. Hier, Marie a couru dans le parc.
- b'. % Le mois dernier, Marie a construit une certaine maison.
- b''. % La maison est, au moment où l'énonciateur de (b) énonce, construite : la maison est achevée.

En assignant le trait d'imperfectivité aux deux imparfaits "courait" et "construisait", on a du mal à comprendre la différence inférentielle qu'ils manifestent, d'où le "paradoxe" de l'imparfait imperfectif. Avec les définitions de Vendler, on peut donner une règle de comportement inférentiel.

24•

“Imperfectif” + “activity” -> possibilité d’inférence.

“Imperfectif” + “accomplishment” -> inférence non licite.

En effet, “courir” est considéré comme un verbe d’ “activity”, tandis que “construire une maison” est considéré comme un syntagme verbal d’ “accomplishment”. La règle précédente capture ainsi la difficulté remarquée par D. R. Dowty. Remarquons toutefois que si la règle (24•) bloque les inférences illicites, elle n’en donne pas néanmoins une explication profonde. Cette règle n’est pas déduite de principes plus généraux ; elle n’est pas non plus une conséquence des définitions sémantiques de “imperfectivité”, “activité” et “accomplishment”. Par contre, en analysant l’imparfait dans (a) et (b) comme un *processus en cours* (dans le passé), on donne une analyse tout à fait “naturelle” du “paradoxe”. Donnons cette analyse.

Le verbe “courir” dans (22• a) est atélique, aussi aucun but n’est-il visé. Le processus, lorsqu’il se déroule, construit progressivement un événement. Dès que le processus est interrompu soit par l’événement EVE(<Marie rencontrer Jean>), soit après cet événement, une borne d’accomplissement du processus⁹, désignée par T^a, est introduite et l’occurrence de l’événement EVE(<Jean courir dans le parc>) apparaît antérieurement à l’énonciation (voir figure 1)¹⁰. Nous en déduisons l’inférence (25•) et plus généralement (26•).

25•

PRO (<Jean courir dans le parc>) => EVE (<Jean courir dans le parc>).

26•

Processus (a) => Événement (a).

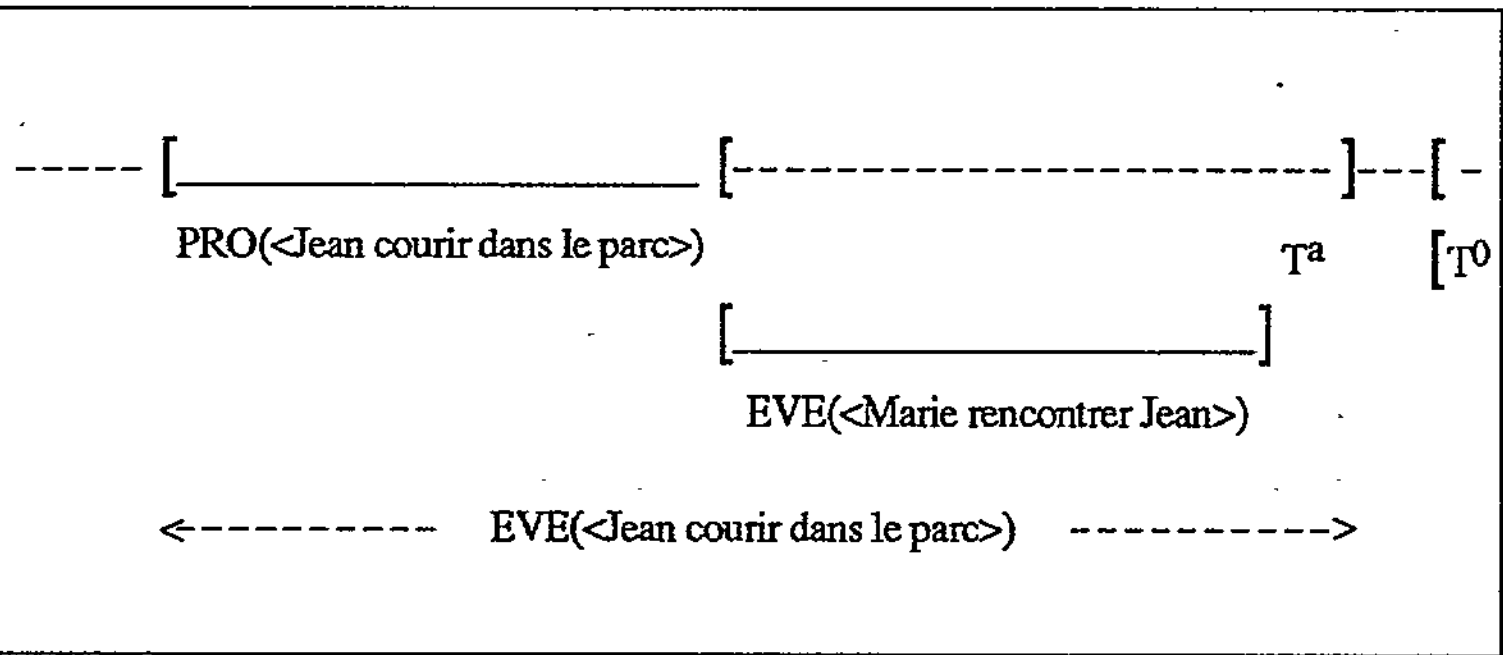


Figure 1

Représentation de la zone de validation de :
Hier, Jean courait dans le parc quand Marie l’a rencontré.

⁹La notion d’accompli et d’accomplissement que nous utilisons est conforme aux utilisations de la plupart des linguistes (Benveniste, Kurylowicz, Holt, Chantraine...) lorsqu’ils décrivent les aspects en latin, en grec ou dans les langues sémitiques (voir par exemple [Cohen, 1989, p. 41, p. 69, p. 172]). La notion d’accompli ne doit pas être confondue avec la notion d’ “accomplishment” de Vendler, la première relève entièrement du grammatical, la seconde de la sémantique lexicale. L’accompli est lié à l’interruption d’un processus en évolution. De même, la notion d’achèvement ne doit pas être assimilée à celle d’ “achievement” de Vendler. L’achèvement encode une opération de “complétude” du processus, c’est-à-dire que l’achèvement signifie que le processus a complètement atteint la borne au-delà de laquelle il ne pouvait plus se poursuivre : le processus est donc complet ainsi que l’événement qu’il engendre. La notion d’ “achievement” se confond souvent avec l’événement ponctuel.

¹⁰La borne T⁰ désigne “le premier instant du non réalisé” ; ce premier instant est la borne ouverte droite du processus inaccompli d’énonciation. La projection de T⁰ sur le référentiel temporel externe est un point courant t_c qui avance avec l’écoulement du temps externe (temps physique), [Desclés, 1980].

Le syntagme verbal "construire une maison" est télique dans (22• b). Dans l'énonciation, on a le *processus en cours* PRO(<Jean construire une maison>) au moment de l'occurrence de l'événement EVE(<Marie rencontrer Jean>) mais rien n'est dit à propos de l'achèvement éventuel du processus "construire une maison". Dans une réalisation possible (un "monde possible" distinct du "monde réalisé"), le processus en cours PRO(<Jean construire une maison>) peut poursuivre son cours, on a alors le processus PRO(<Jean continuer à construire une maison>). Comme rien n'est dit, par l'énonciation de (22• b), sur l'achèvement de ce processus, la borne de complétude T^c du processus reste *définissable uniquement dans un monde possible* où le processus atteint, en T^c , son terme final et où le processus complet (c'est-à-dire achevé) engendre alors l'événement complet EVE^c (<Jean a construit complètement une maison>) ; le processus complet et l'événement complet étant seulement possibles, ils ne se projettent pas nécessairement sur le réalisé, du moins dans la reconstruction effectuée par le co-énonciateur de (22• b). En particulier, l'achèvement du processus, s'il a lieu, peut devenir effectif après l'énonciation en cours. Dans le monde réalisé, le processus PRO(<Jean construire une maison>) peut cependant avoir été interrompu avant l'énonciation (bornée en T^0) et, dans ce cas, le processus PRO(<Jean construire une maison>) atteint un *terme d'accomplissement* T^a , distinct du *terme d'achèvement* T^c ; le processus engendre alors un *événement incomplet* EVE^i (<Jean a construit (incomplètement) une maison>) ; ce dernier se projette directement sur le réalisé en transformant ainsi l'événement incomplet EVE^i (<Jean a construit (incomplètement) une maison>), envisagé mentalement comme "possible", en événement effectivement "réalisé" et antérieur à T^0 . On explique ainsi (voir la figure 2, ci-après) comment on ne peut pas déduire l'énoncé (23• b') de (22• b) puisque, en français, (23• b') a une valeur d'achèvement, ce qui est encore exprimé par (23• b''). Tout au plus, peut-on déduire l'énoncé (27•) de (22• b) : (27•) n'implique aucun achèvement du processus mais indique seulement un accomplissement (au sens où nous l'avons défini) du processus qui engendre un événement incomplet EVE^i (<Jean a construit (incomplètement) une maison>).

27•

Jean a construit une maison pendant la journée d'hier.

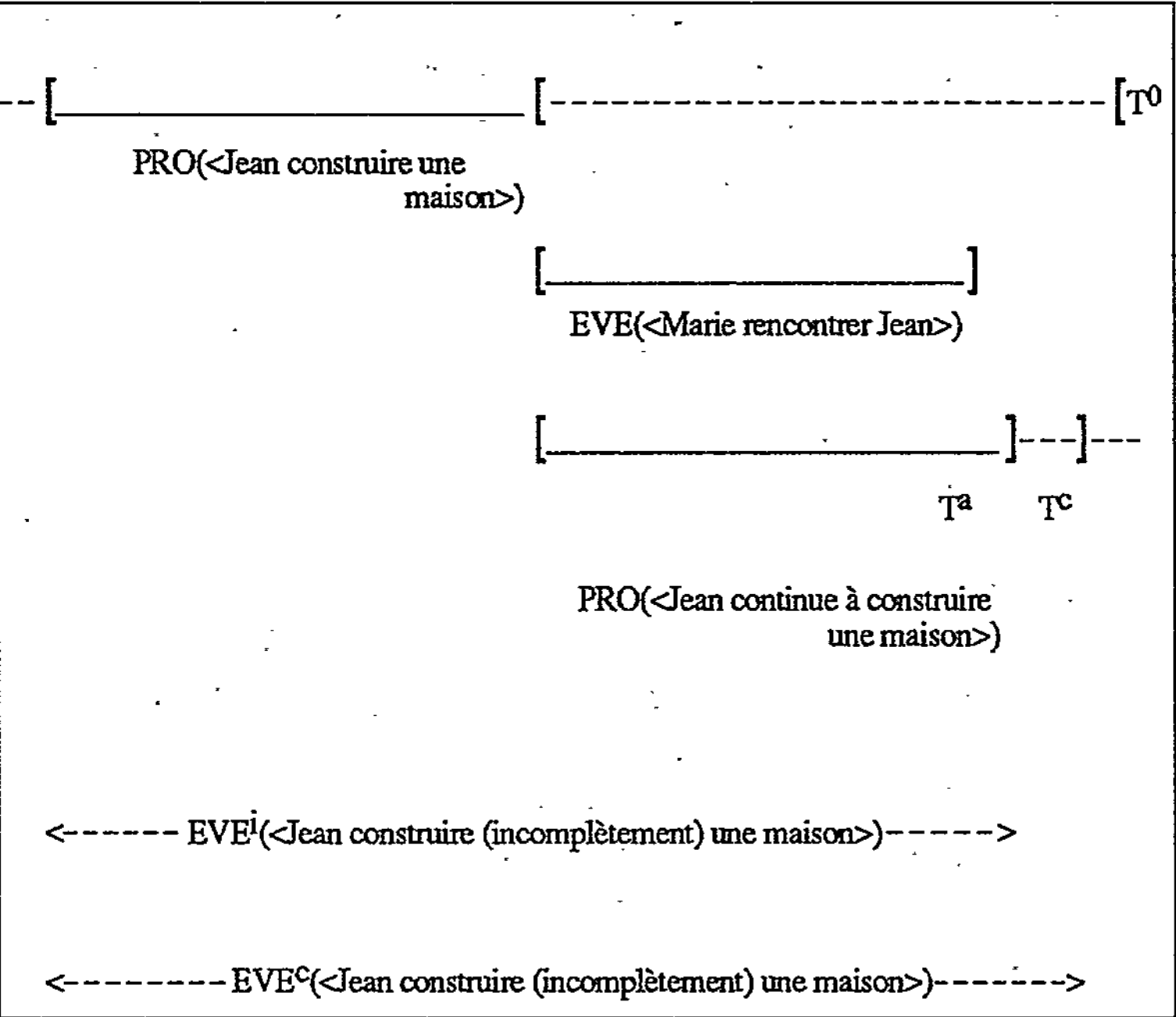


Figure 2
Représentation de la zone de validation de :
Hier, Jean construisait une maison quand Marie l'a rencontré.

5. Notion de progressif

Les considérations précédentes au sujet des processus se propagent aux progressifs. En général, un progressif est un processus mais quelques traits supplémentaires viennent s'y ajouter¹¹. Prenons quelques exemples avec des représentations associées. Dans l'exemple suivant :

- 28.
- a. *Mary leaves tomorrow.*
- a'. -----[T⁰ ---- (—)
- b. *Mary is leaving tomorrow.*
- b'. (—— (T⁰ ---- (---)

Nous avons une opposition entre (a), une action prévue où l'événement EVE(<Mary partir>) est situé dans le non réalisé après T⁰, et

¹¹Certains auteurs, par exemple [Vlach, 1981], considèrent que le progressif a une valeur stative ; d'autres, par exemple [Comrie, 1976, p. 35], soutiennent que le progressif est non statif. Il est clair que le progressif anglais a d'autres valeurs que celle de processus (voir par exemple [Joly et O' Kelly, 1990]).

(b), une action en cours : le processus PRO(<Mary en train de partir>) est déjà engagé et orienté vers son terme, à savoir l'événement EVE(<Mary partir>). La forme progressive en *is... ing* indique que le processus, orienté vers un but, est déjà en développement.

¹²Les exemples avec leurs interprétations sont empruntés à [Joly et O'Kelly, 1990].

Comparons les deux énoncés¹² :

29•

a. *I think it's a good idea.*

b. *I'm thinking about it...*

L'énoncé (29• a) exprime simplement un *état de pensée* tandis que (29• b) exprime une *opération de pensée* : le sujet exprime par son énonciation que le *processus de penser* est engagé et en train de se développer. Les valeurs aspectuelles des deux énoncés (a) et (b) sont différentes : la première est un état, la seconde est un processus. On explique de la même manière que le processus (30• b) est impossible puisque "connaître" exprime un état (30• a) : on connaît ou on ne connaît pas la réponse.

30•

a. *I know the answer.*

b. **I'm knowing the answer.*

Le même effet de sens apparaît bien dans l'énoncé (31• a) :

31•

a. *I'm liking it here.*

b. Je suis en train de me plaire dans cet endroit.

c.

-- [_____ [T⁰ -----] -----] ---
 <Je suis en train de me plaire dans cet endroit> <cet endroit me plaît>

qui encode un *processus de changement d'état orienté vers un état* que l'on peut traduire par (31• b) ou par la glose : "avant le processus, je n'avais aucune raison *a priori* de me plaire ou de me déplaire dans cet endroit mais, maintenant, je suis en train d'augmenter mon plaisir à me trouver dans cet endroit, je découvre petit à petit que cet endroit est plaisant".

Prenons encore un autre exemple. Dans l'énoncé (32• a), l'énonciateur exprime simplement un *état interne* : il aime le poisson ; dans (32• b), il

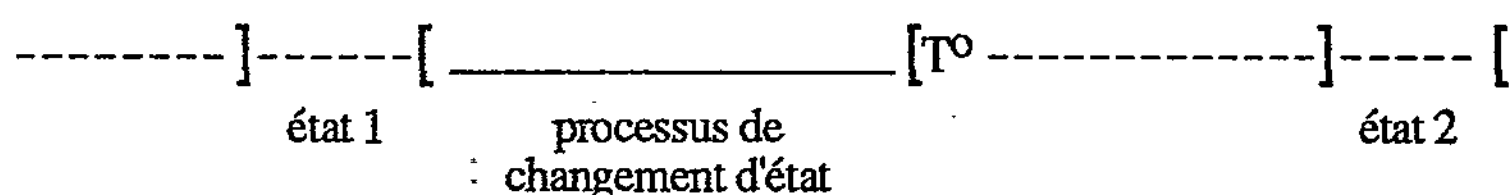
exprime qu'il est en train d'apprécier le poisson qui se trouve dans son assiette. Le *processus* exprimé par (32• b) est *un changement entre un état initial* (état 1 : "je n'aime pas ce poisson") et *l'état final* (état 2 : "j'aime ce poisson") vers lequel s'oriente le processus. La représentation topologique (32• b') exprime bien la signification de (32• b) : l'énonciateur passe progressivement de l'état 1 à l'état 2, sans nécessairement l'atteindre : le procès est saisi dans son évolution et non dans le résultat qui est simplement visé.

32•

a. *I like fish* = J'aime le poisson en général.

b. *I'm liking this fish* = Je suis en train d'aimer ce poisson.

b'.



On a la même explication pour l'exemple suivant :

33•

How's Oxford ? I'm not liking it very much...

qui exprime un processus : la personne qui répond déclare que son amour pour Oxford n'est pas en train de croître.

Tous ces exemples montrent bien que la notion de processus est fondamentalement sous-jacente à celle de progressif et qu'il est difficile de ramener ces significations processuelles à de simples *états d'activité*. Les valeurs supplémentaires (engagement modal de l'énonciateur, différence avec l'état antérieur, indication d'un changement, manifestation d'une non-attente de ce qui apparaît, planification d'un événement ou d'un état visé...) qui sont généralement attachées aux progressifs seraient difficilement compatibles avec une valeur stative ("être dans un certain état"). Reprenons, par exemple, l'énoncé *I'm thinking about it*. Comme nous l'avons dit, cet énoncé exprime non pas un *état interne d'activité* ("être dans l'état de penser") mais une *opération orientée vers la production d'un résultat* (une décision, une nouvelle vision de la situation, une nouvelle disposition...). Cette opération de pensée suppose donc un début puis un développement de la pensée, c'est un processus.

6. Une erreur *historique* dans la traduction d'une valeur aspectuelle

Illustrons maintenant la notion de processus par une difficulté de traduction d'un exemple célèbre. Il s'agit du nom de Dieu tel qu'il apparaît dans la Bible (*Exode* 3-14). Que signifie ce nom ? Comment le traduire en français ? Les formes grammaticales du latin et du français permettent-elles de refléter complètement la signification qui se dégage de l'expression sémitique ?

A la question posée par Moïse dans l'épisode du *Buisson ardent* (*Exode* 3-14) : "Quel est ton nom ? Que leur dirai-je ?" Dieu lui répond par le fameux :

34.
'Ehye 'ašer 'Ehye.

Comment traduire exactement cette formule énigmatique ? On sait qu'elle a engendré de très nombreux commentaires, aussi bien dans la tradition juive que chrétienne. Prenons quelques traductions classiques. La Bible de Jérusalem traduit (34•) comme suit :

35.
"Mais s'ils me disent : "Quel est son nom ? que leur dirai-je?"
Dieu dit à Moïse : "*Je suis celui qui est*".

La traduction grecque par la Septante de la formule hébraïque (34•) est :

36.
"Egó eimi ho ón".

ce qui est repris par la traduction latine (voir [Madec, 1978, p. 121-139]) :

37.
"Ego sum qui sum".

La traduction française à partir de la Septante retient :

38.
"Je suis Celui qui est".

Le commentaire qui en est donné par les traducteurs en français souligne que la formule grecque exprime "l'entrée par effraction dans l'ontologie biblique de l'ontologie grecque (...)" [*La Bible d'Alexandrie, L'Exode*, 1989, p. 92]. Les traducteurs commentent ensuite :

“L'énoncé du premier hémistiché est constitué en hébreu de deux occurrences de la 1^{ère} personne du singulier de l'inaccompli du verbe *hāyāh*, conventionnellement traduit par “être”, reliées par ‘*āšer*, identifié par la majorité des exégètes comme pronom relatif, ou considéré (exégètes très minoritaires) comme conjonction de subordination explicative. Traductions possibles du texte hébreu, soit : “je suis celui qui sera (là)”, pour soutenir son envoyé au moment décisif, ou bien : “je suis qui je suis”, soit : “Je serai (là) puisque je suis (ici)”, ou bien : “JE SUIS” (énoncé d'un nom propre de Dieu) “parce que je suis””.

[*La Bible d'Alexandrie*, note 3, 14, p. 92].

D'autres commentateurs sont retournés à la formule initiale hébraïque (34•) et l'interprètent dans un sens dynamique différent des valeurs statives¹³ qu'expriment les formulations grecque (36•) et latine (37•) :

¹³Sur l'aspect dans les langues sémitiques, le lecteur pourra se reporter à [Cohen, 1989, p. 170-190].

“En Ex. 3, 14a (...) la formule réfère on ne peut plus nettement à la racine *hayah*, “être” (...). Ce verbe en hébreu (...) signifie une existence, une présence active. (...) La réponse introduit le verbe *hāyāh* à l'imperfectif (inaccompli) ; ce temps implique en hébreu répétition et durée. La présence active de Dieu n'est pas transitoire, elle est durable...”.

A. Caquot, “Dieu et l'être” in [*La Bible d'Alexandrie*, p. 92].

La traduction grecque (“*Egō eimi ho ōn*”) de la Septante ou ses équivalents latin (“*Ego sum qui sum*”) ou français (“*Je suis Celui qui est*”) ne sont pas du tout conformes à la formule originelle (34•). Ces traductions, dans les formes linguistiques qui ont été retenues, n'autorisent qu'une lecture aspectuelle assez statique sous forme, en définitive, d'un état équatif (identification de Celui qui parle à Celui qui est) :

39•

(Je = Celui qui est).

La lecture équative de (34•) par (39•) efface complètement l'aspect dynamique (non accompli) que la formule hébraïque exprime explicitement. De très nombreux commentaires théologico-philosophiques ont reposé essentiellement sur une interprétation ontologique qui est directement suggérée par les traductions grecques et latines (voir par exemple [Wéber, 1986, p. 47-101]). La plupart des commentaires ont largement insisté sur “l'éternité”, “l'auto-référence”, “l'auto-révélation”, “l'atemporalité”, “l'immuabilité” de l'Être divin. Si l'on tient compte de l'analyse linguistique du texte originel, on voit apparaître deux catégories grammaticales majeures que tout commentaire, qu'il soit philosophique ou théologique, devrait prendre en compte : d'une part, l'emploi de la première personne “je” qui témoigne¹⁴ de l'existence de celui qui énonce ; d'autre part, l'emploi de l'aspect inaccompli-présent qui est l'indication de la concomitance de ce à quoi renvoie l'énoncé avec l'acte énonciatif. Or, la deuxième caractéristique grammaticale est non seulement effacée mais, ce qui est plus grave, elle est “trahie” par la traduction “ego sum qui

¹⁴Sur l'analyse de la signification du signe “je”, voir les célèbres analyses de [Benveniste, 1966] ; sur le témoignage de celui qui énonce, voir notre article [Desclés, 1976, p. 221] : “Dans l'énoncé “je cours”, le signe ‘je’ a (...) une valeur référentielle qui est “celui qui parle” au moment où il parle mais et c'est là où il diffère du nom propre, ‘je’ est le témoin de l'existence, l'indice d'un sujet énonciateur”.

sum” qui oriente explicitement vers une interprétation statique, ontologique et auto-déterminante...

Certains auteurs comme Schelling [Courtine, 1986, p. 256] ont renoncé à l'interprétation ontologique atemporelle pour traduire la formule (34•) “‘ehyeh ‘ašher ‘ehyeh” à l'aide d'un futur :

40•

- a. *Je serai qui je serai.*
- b. *Ich werde seyn der ich seyn werde.*

Cependant, l'utilisation du futur oriente la lecture vers une promesse, vers un avenir qui doit ad-venir. La forme linguistique avec futur s'éloigne certes d'une interprétation ontologisante sur l'être immuable et nécessairement existant mais elle ne capte pas encore la valeur de l'inaccompli présent de l'hébreu. L'analyse de F. Rosenzweig, à partir d'une traduction de Mendelssohn, est plus proche de la forme linguistique hébraïque (34•). La signification de “Ehye ‘ašer ‘Ehye”, avancée par Martin Buber, à partir d'un travail mené en commun avec F. Rosenzweig, est donnée en (41• a) et commentée en (41• b).

41•

- a. *Ich werde dassein, als der ich dassein werde.*
- b. “Le premier “‘Ehye’ dit simplement : “Je serai là (Ich werde dasein), je serai là en tout temps” (...) La suite, “ašer ‘Ehye”, ne peut donc signifier que : “en tant que celui qui toujours sera là, en tant que je serai présent en tout temps”.

[Buber, 1957, p. 69 et 73] cité in [Goetschel, 1986, p. 274].

Ailleurs, M. Buber écrit : “YHWH est l'Etant qui se tient près d'eux, celui qui leur demeure présent, donc celui qui accompagne”, [Buber, 1956], cité in [Goetschel, 1986, p. 273]. R. Goetschel commente l'interprétation de Rosenzweig et de Buber comme suit :

“Le troisième chapitre de l'Exode recèle l'autotémoignage du divin (...). Dieu ne s'y dénomme pas l'Etant (den Seienden), mais l'existant (den Daseinden), celui qui t'est présent pour toi, celui qui se tient pour toi ici, ton vis-à-vis, celui qui t'est présent ou plutôt celui qui s'approche de toi, celui qui t'assiste (...). Il (Rosenzweig) rappelle que l'hébreu Hāyāh n'a pas comme l'indo-européen “être” une copule avec un sens statique mais un mot connotant devenir, intervenir, advenir. (...) Cette éternité ne devient donc visible qu'à un maintenant, qu'à mon maintenant (...).”

[Goetschel, 1986, p. 265-276].

Cette dernière interprétation dynamique nous paraît beaucoup plus fidèle à l'expression linguistique de la formule hébraïque (34•) qui utilise, comme nous l'avons déjà dit, un inaccompli-présent aspectuel. Cet inaccompli exprime un *processus en développement, concomitant à l'acte énonciatif*, que l'on peut rendre très difficilement en Français. On

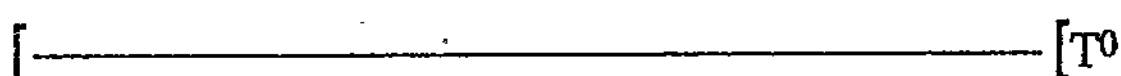
comprend l'embarras de tout traducteur pour rendre en français la formule (34•). Les gloses orientées vers un présent et un a-venir que nous proposons¹⁵ seraient les suivantes :

42•

- a. "Je suis, au moment où je parle, en train d'être avec vous et je reste avec vous".
- b. "Depuis le début et, au moment où je parle, je suis à côté de vous ; désormais, à chaque instant, je reste avec vous".
- c. "Je ne mets aucun terme à mon accompagnement"
- d. "Je suis et je reste avec vous au fur et à mesure que le temps se déploie".

Le diagramme de l'inaccomplissement (43•) illustre assez bien les gloses de (42•) et l'ouverture¹⁶ en T^0 .

43•



La borne de gauche est fermée, elle est l'indication d'un début (le début du processus que l'on peut identifier soit au début du temps, soit à l'événement de la révélation initiale de Dieu à Moïse). La borne de droite est ouverte, c'est une borne d'inaccomplissement : aucun terme n'est envisagé, aucune limite n'est impliquée. La borne d'inaccomplissement avance avec l'écoulement du temps, elle peut être identifiée avec l'instant présent qui avance avec toute existence et qui est renouvelée avec chaque énonciation de (34•). Le processus inaccompli, qui est exprimé par la formule hébraïque, souligne à la fois qu'un acte dynamique est en train de se développer dans le temps et également que l'énonciateur, en employant la forme d'inaccompli, n'assigne aucun terme final (sans pour autant l'exclure de façon absolue) à son acte. L'inaccomplissement n'implique ni éternité, ni atemporalité, ni absence de fin. Alors que l'éternité est une propriété statique (en fait un "état de chose") avec deux ouvertures qui excluent tout commencement (qui impliquerait une borne fermée à gauche) et toute fin (qui impliquerait une borne fermée à droite), l'énonciation d'un inaccomplissement-présent représente un acte dynamique qui reste tout à fait compatible avec une éventuelle borne téléologique qui serait située au-delà de l'énonciation en cours. L'inaccomplissement d'un processus suppose nécessairement un début (comment concevoir une évolution sans concevoir en même temps un début de l'évolution ?) et s'il reste compatible avec une éventuelle fin, il

¹⁵On pourra rapprocher avantageusement nos gloses des remarques pertinentes de Jean-Claude Coquet [Coquet, 1991] sur l'aspect ; en particulier, l'auteur nous rappelle la citation de G. Bachelard : "L'avoir et l'être ne sont rien devant le devenir". Toute la discussion sur la formule hébraïque oscille entre une interprétation statique (orientée vers les problèmes ontologiques de l'Etre) et une interprétation dynamique et inaccomplie (orientée vers l'articulation entre le Présent et le Devenir).

¹⁶On rappelle que T^0 est à la fois "le premier instant du non réalisé" (d'où l'ouverture vers l'avenir) et la borne droite du processus inaccompli d'énonciation (voir note 10). Cette borne sert à organiser le référentiel temporel et aspectuel de l'énonciateur, d'où son rôle de repère d'origine pour le réalisé (orienté de droite à gauche à partir de T^0). Elle ne doit pas être interprétée comme "le moment d'énonciation", même si, par abus de langage, elle est désignée parfois comme telle. En effet, l'énonciation est un processus qui consomme du temps et qui est prototypiquement inaccompli ; ce processus ne peut donc pas être réduit à un événement ponctuel (qui, lui, serait le véritable "moment d'énonciation"). On voit sur ce simple

*concept en quoi notre
modélisation du temps
linguistique et de
l'aspect diffère dans ses
fondements les plus
ultimes du modèle de
[Reichenbach, 1947]
qui pourtant continue à
inspirer quelques
aspectologues.*

exprime également la non-signification verbalisée de quelque terme assignable au processus (qui peut alors se déployer sans obstacle ou se clore ultérieurement).

L'erreur de traduction d'une catégorie grammaticale (la non-prise en compte de l'aspect inaccompli-présent) a conduit à des commentaires philosophiques qui ne correspondent sans doute pas aux intentions signifiées par le texte hébreu initial.

Conclusion

Nous avons donné plusieurs exemples de processus. Les notions aspectuelles de base sont pour nous *état, événement et processus*. Ces trois notions ne sont pas réductibles l'une à l'autre. Elles ne sont pas non plus indépendantes. Elles entretiennent des rapports dialectiques. Chaque processus fait passer d'un état à un autre et, lorsque le processus est interrompu, il engendre un événement. Par ailleurs, un état est souvent le résultat d'un processus. Un état est souvent provisoire et contingent. Par contre, un processus permet de quitter l'état pour atteindre un autre état. Enfin, chaque événement est une occurrence qui apparaît sur un arrière-fond stable, c'est-à-dire que chaque événement se détache d'un fond statique.

La notion de processus est essentielle, selon nous, pour rendre compte et décrire les inaccomplissements et les progressifs. Les remarques du présent article ont cherché à argumenter en faveur du processus inaccompli pour mieux cerner ce concept. En employant un inaccomplissement, l'énonciateur se refuse à fixer quelque terme au processus (même si, par ailleurs, le terme du processus peut être envisagé ou rendu effectif). Avec un inaccomplissement, rien n'est dit sur un accomplissement éventuel. L'inaccomplissement est donc la **non-signification d'un accomplissement** et donc *a fortiori* d'un achèvement ; il exprime une ouverture vers ce qui vient et ce qui arrive avec toutes les potentialités que l'ouverture autorise.

*Université de Paris-Sorbonne
(Institut des Sciences Humaines Appliquées)*

Bibliographie

BENVENISTE (E.)

1966, *Problèmes de linguistique générale*, I, Paris, Gallimard.*La Bible d'Alexandrie, l'Exode*

1989, Traduction du texte grec de la Septante, Introduction et Notes par A. le Boulluec et P. Sandevor, Paris, Les Éditions du Cerf.

La Bible de Jérusalem

1981, trad. sous la dir. de l'Ecole biblique de Jérusalem, Paris, Les Éditions du Cerf.

BUBER (M.)

1956, *Königtum Gottes*, 3^e éd., Heidelberg.1957, *Moïse*, Paris, U.G.E. (10/18).

COHEN (D.)

1989, *L'Aspect verbal*, Paris, Presses Universitaires de France.

COMRIE (B.)

1976, *Aspect : an introduction to the study of verbal aspect and related problems*, London, Cambridge University Press.

COQUET (J.- C.)

1991, "Temps ou aspect ? Le problème du devenir", p. 195-212, in FONTANILLE (J.).

COURTINE (J.- F.)

1986, "L'Interprétation schellingienne d'Exode 3,14 : le Dieu en devenir et l'être-à venir", p. 237-264, in LIBERA (A. de) et BRUNN (Z.), eds.

DESCLÉS (J.- P.)

1976, "Description de quelques opérations énonciatives", p. 213-242, in *Modèles logiques et niveaux d'analyse linguistique*, Paris, Klincksieck.1980, "Construction formelle de la catégorie grammaticale de l'aspect (essai)", p. 198-237, in *Notion d'aspect*, J. David et R. Martin, eds, Paris, Klincksieck.1989, "State, event, process and topology", *General Linguistics*, vol. 29, n°3, University Park and London, The Pennsylvania University Press, p. 159-200.1990, *Langages applicatifs, langues naturelles et cognition*, Paris, Hermès.1991, "Archétypes cognitifs et types de procès", *Travaux de linguistique et de philologie*, XXIX, p. 171-195.

DESCLÉS (J.- P.) et GUENTCHEVA (ZI.)

1987, "Fonctions discursives", *Le Texte comme objet philosophique*, Paris, Beauchêne.

1990, "Discourse analysis of Aorist and Imperfect in Bulgarian and French", in *Verbal Aspect*, N. R. Thelin, ed., Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins.

1993, "Is process necessary ? (A fundamental distinction between state of activity and process in progress)", *Colloque international sur l'aspect*, Cortona (Italie), Oct. 1993.

DOWTY (D.)

1979, *Word Meaning and Montague Grammar*, Reidel Publishing Company.

FONTANILLE (J.), ed.

1991, *Le Discours aspectualisé*, Limoges, Amsterdam-Philadelphia, Pulim-Benjamins.

FUCHS (C.) et LÉONARD (A.- M.)

1979, *Vers une théorie des aspects : le système du français et de l'anglais*, Paris, Mouton-EHESS.

GOETSCHER (R.)

1986, "Exode 3,14 dans la pensée juive allemande de la première partie du XX^e siècle", p. 264-276, in LIBERA (A. de) et BRUNN (E. Z.), eds.

GUENTCHEVA (ZI.)

1990, *Temps et aspects : l'exemple du bulgare contemporain*, Paris, Editions du CNRS.

1991, "L'Opposition perfectif/imperfectif et la notion d'achèvement", p. 49-65, in FONTANILLE (J.), ed.

GUENTCHEVA (ZI.) et DESCLÈS (J.- P.)

1982, "L'Aoriste en bulgare", *Cahiers balkaniques*, n°3, Paris, Publications des langues '0, (Université de Paris III), p. 31-62.

JOLY (A.) et O'KELLY (D.)

1990, *Grammaire systématique de l'anglais*, Paris, Nathan.

LANGACKER (R.)

1991, *Foundations of Cognitive Grammar*, vol.II, *Descriptive Application*, Stanford University Press.

LIBERA (A. de) et BRUNN (E. Z.), eds.

1986, *Celui qui est : interprétations juives et chrétiennes d'Exode 3-14*, Paris, Les Editions du Cerf.

MADEC (G.)

1978, " 'Ego sum qui sum' de Tertullien à Jérôme" in *Dieu et l'être*, Paris, Etudes augustinnes, p 121-139.

MOURELATOS (A.)

1981, "Events, Processes and States", p. 192-212, in TEDESCHI (Ph.) et ZAENEN (A.), eds.

OH (H.- G.)

1991, *Le passé composé et le passé simple en vue d'un traitement informatique du français*, Thèse de doctorat de l'Université de Paris-Sorbonne.

POTTIER (B.)

1993, *Sémantique générale*, Paris, Presses Universitaires de France.

REICHENBACH (H.)

1947, *Elements of Symbolic Logic*, London, Macmillan.

REPPERT (D.)

1990, *L'Imparfait de l'indicatif en vue d'un traitement informatique du français*, Thèse de doctorat de l'Université de Paris-Sorbonne.

SMITH (C.)

1991, *The Parameter of Aspect*, Kluwer Academic Press Publishers.

TEDESCHI (Ph.) et ZAENEN (A.), eds.

1981, *Syntax and Semantics Tenses and Aspect*, 14, New York, Academic Press.

VENDLER (Z.)

1967, *Linguistics and Philosophy*, Ithaca-N.Y., Cornell University Press.

VLACH (F.)

1981, "The Semantics of the progressive" in TEDESCHI (Ph.) et ZAENEN (A.).

WÉBER (E.)

1986, "L'Herméneutique christologique d'Exode 3, 14 chez quelques maîtres parisiens du XIII^e siècle" in LIBERA (A. de) et BRUNN (E. Z.), eds., p. 47-101.

Note sur le devenir dans l'expérience chinoise

Wang Dong-Liang

A la fin de sa vie, Confucius (Kong Zi), après avoir voyagé dans de nombreux pays, cherchant désespérément à réaliser son projet politique, se trouvait un jour au bord du Fleuve jaune avec quelques disciples fidèles. Alors qu'il attendait un bateau, devant l'eau du fleuve qui coulait, le Maître fit entendre une exclamation : "Ce qui s'écoule est bien comme cela (cette eau-là) !" Cette phrase fut solennellement notée par les disciples dans les *Entretiens* et devait être, dès lors, citée et reprise maintes fois en Chine comme l'expression suprême de l'expérience du temps. Plus de deux mille quatre cents ans après, alors que la Chine était déjà communiste depuis sept ans et que l'enthousiasme de la "construction socialiste" se faisait jour partout dans le pays, le Président Mao Zedong la citait encore dans son poème intitulé *Nager* écrit après une traversée triomphale, à la nage, d'un autre grand fleuve de Chine, le Yangzi Jiang :

"(...)

Peu importe que frappent les vagues
et souffle le vent,

(cette nage) est meilleure qu'une promenade
dans un jardin d'agrément.

Aujourd'hui, pour me distraire,
j'ai un peu plus de temps.

Le Maître (a) dit au bord du fleuve :
Ce qui s'écoule est bien comme cela
(...)."

Une chose est claire : qu'il s'agisse de Confucius ou de Mao Zedong, c'est l'expérience du temps qui est en question. C'est en se situant par rapport à l'eau, à l'eau qui coule, devant eux et à un certain moment, qu'ils en parlèrent l'un et l'autre. Cette expérience et cette manière d'en rendre compte qui sont communes aux Chinois de tous les temps ont nourri et nourrissent toujours le *Pays du milieu* comme l'eau du Fleuve jaune ou celle du Yangzi Jiang.

1

En chinois classique, le temps est au pluriel : on dit “les temps”. Si l’on prend n’importe quel dictionnaire, on trouve pour première définition, celle des saisons ou, plus précisément, celle des “quatre saisons”. Cela est dû, peut-être, au fait que la Chine proprement dite est un pays d’agriculture où les quatre saisons se distinguent nettement, comme il est vrai que la philosophie chinoise est née à l’époque des “Royaumes combattants” (475-221 avant J.-C.), où une pensée n’était prise en compte que lorsqu’elle s’avérait efficace et utile aux princes et aux seigneurs. Peut-être serait-il trop rapide de dire que les Chinois de l’antiquité ne connaissaient pas l’abstraction, mais il est vrai que lorsqu’ils raisonnaient (y compris les philosophes réputés abscons), leurs idées étaient toujours perceptibles et attachées étroitement à ce monde de phénomènes. Même le texte le plus métaphysique, à savoir le “Grand commentaire” du *Yi Jing* (*Livre des mutations*)¹ ne va pas plus loin quand il traite, par exemple, de la cosmologie :

“Dans les mutations, il y a le Taiji (suprême limite, suprême faite ou polarité absolue), le Taiji engendre les Deux Pôles (le Yang et le Yin ou le Ciel et la Terre), les Deux Pôles engendrent les Quatre Images (les quatre saisons), les Quatre (...)”².

¹Sur le *Yi Jing*, voir dans ce n° les notes 32, p. 76, 38 et 39, p. 80, de l’article de Kim Young-Hae.

²Dans la traduction d’Etienne Perrot : “il y a dans les transformations le premier grand commencement. Celui-ci engendre les deux puissances fondamentales. Les deux puissances fondamentales engendrent les quatre images. Les quatre images (...). Ces images correspondent aux quatre saisons” [Perrot (trad.), 1973, p. 356].

Benveniste, dans son article “Le langage et l’expérience humaine” en distinguant trois temps, le “temps physique”, le “temps chronique” et le “temps linguistique”, a dénoncé l’objectivité illusoire du temps chronique ainsi que son extériorité par rapport à l’expérience humaine du temps [Benveniste, 1974, p. 67-78]. Ses analyses ont mis en lumière les catégories différentes de notre temps vécu et ont ouvert des champs nouveaux dans les domaines linguistiques et non linguistiques. Pourtant, quand il a étudié le temps chronique et le temps du calendrier où selon lui, “la notion d’événement est (...) essentielle” (p. 70), il semble avoir oublié de mentionner l’existence d’exceptions. Evidemment, nous avons tous besoin de repères temporels et “c’est une condition nécessaire de la vie des sociétés” que d’ “objectiver le temps chronique” “d’une manière ou d’une autre” et “dans toutes les formes de culture humaine et à toute époque” (p. 71). Mais chaque société humaine a sa propre manière d’instituer un *comput* ou une division du temps chronique et cette manière de faire porte, croyons-nous, les traces du vécu d’une société et de son jugement de valeur sur le temps. Le temps chronique chinois fait peut-être partie de ces exceptions, où la notion d’événement —au sens historique du terme— n’est pas essentielle.

Comme le temps chronique dans toutes les sociétés humaines, le temps chronique chinois est lui aussi fondé sur les “réurrences de

phénomènes naturels : alternance du jour et de la nuit, trajet visible du soleil, phases de la lune, mouvements des marées, saison du climat et de la végétation, etc.” [Benveniste, 1974, p. 71]. Mais ce temps chronique qu’est celui du calendrier a, en Chine, la particularité de ne reconnaître d’autres événements que les événements cosmiques qui ont une influence importante et visible sur la vie de tous les jours surtout sur la vie paysanne. Sans compter que, contrairement à ceux qu’avait étudiés Benveniste, ce calendrier ne procède pas d’un zéro (du moins peut-on dire : pas de la même manière que les autres) et ne s’énonce pas non plus par des termes opposés de type *avant/après*.

C’est en effet un système cyclique qui joue sur la combinaison de deux séries de nombres. D’un côté, les “10 Troncs célestes” (notons, par exemple, en transcription latine : I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, X) ; de l’autre, les “12 Branches terrestres” (en chiffres arabes : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12). La combinaison de ces deux séries constitue un cycle de 60 binômes : I. 1, II. 2, III. 3, ..., X. 10, I. 11, II. 12, III. 1, IV. 2..., et quand on arrive à la fin de ce cycle, c’est-à-dire au binôme de “X.12” ; on recommence un autre cycle. Ainsi, quand on parle de “l’année du dragon”, “l’année du cheval” ou “l’année du coq”, comme l’année 1993, on vise la série duodénaire dans son aspect annuel : les “12 branches terrestres”.

Ce système a pris le nom de “60 Jia Zi” : Jia est le nom du premier nombre qui commence les “10 troncs célestes”, la série dénaire ; Zi est le nom du premier nombre qui commence les “12 Branches terrestres”, la série duodénaire. Il aurait pu tout aussi bien être nommé par n’importe quel couple de ces soixante, car ils se répètent tous au bout de soixante ans. Encore faut-il dire qu’on ne sait pas quand exactement a commencé le premier Jia Zi, ni quel homme, à quelle époque, a eu l’idée de noter le temps de cette façon. Ce qui entraîne —à la différence, par exemple, du *comput* grec par olympiade, dont l’origine remonte exactement à 776 av. J.- C.— une sorte de *flottement* du point zéro dans ce système. Ce qu’on sait est que ce calendrier a une vie aussi longue que l’écriture chinoise (et que l’histoire écrite du pays), et qu’on peut s’interroger à son sujet, comme l’a fait un poète de l’époque Tang sur la Lune et l’Homme : “Quand le premier homme a-t-il vu la lune ? Quand la première lune a-t-elle éclairé l’homme?”.

Ces couples numériques ont, très anciennement, servi à identifier le temps. On en trouve facilement témoignage dans la culture des Shang (16^e-11^e siècle avant J.- C.) connue par ses bronzes et ses idéogrammes gravés sur des carapaces de tortue et des os de bovidés —idéogrammes qui sont la première forme de l’écriture chinoise. Le nom des rois était choisi parmi les noms de la série dénaire ; la date était clairement indiquée par les couples numériques sur chaque morceau de carapace et d’os ;

plusieurs dizaines de fois le cycle sexagénaire était bel et bien gravé et la Figure 1 (p. 67) nous en montre un exemplaire complet. Pendant une très longue période, et de nos jours encore à la campagne, on doit examiner, avant tout mariage, les “Ba Zi” (les huit mots, c’est-à-dire les quatre binômes qui caractérisent les situations temporelles avec la mention de l’heure, du jour, du mois et de l’année) du garçon et de la fille, pour voir si leur temps de naissance s’harmonise ou pas. Aujourd’hui, on connaît désormais l’ère commune (*i. e.* chrétienne) grâce à l’effort de Sun Yixian et de Mao Zedong, et les gens de ville qui ont déjà l’habitude de la semaine, du Nouvel An, de “l’ère commune 1993”, etc., ne regardent le calendrier chinois (imprimé souvent en caractères plus petits à côté du calendrier commun) que pour repérer les fêtes traditionnelles. Mais les paysans chinois vivent toujours sans le calendrier commun. Pour eux, il n’y a pas de week-end, mais des foires qui se déroulent au jour de cinq ou de dix, et les 24 demi-mois indiquant l’état du climat utile aux paysans. Par exemple, pour la saison printanière, on aura successivement *Lichun* (Le commencement du printemps), *Yushui* (L’eau de la pluie), *Jingzhe* (Le réveil des insectes), *Chungfen* (L’équinoxe du printemps), *Qingming* (La lumière pure) et *Guyu* (La pluie des céréales). Ces dénominations constituent des injonctions plus fortes qu’un ordre venant du comité central.

Pourtant, à côté de ce temps chronique qui fait voir un effort d’objectivation, et régit avant tout la vie agricole du pays, il existe une autre manière de se repérer dans la Chine antique. C’est par référence au temps de l’empereur ou du pouvoir politique. On peut aussi l’appeler le temps des événements car, sous la forme de “l’année X de l’empereur Y de la dynastie Z”, ce temps politisé se caractérise par la naissance et la mort (politiques !) d’un souverain ou d’un homme d’Etat. Mais une fois de plus, il ne s’agit pas ici d’ “un événement (...) important (...) censé donner aux choses un cours nouveau” [Benveniste, 1974, p. 71]. S’ils sont importants, ils sont tout à fait *naturels* dans l’histoire du monde : un empereur succède à un autre, une dynastie en remplace une autre, la République renverse l’Empire ou *vice versa*...

Avec ces deux modes, le Jia/Zi et le nom dynastique, on dispose facilement d’un repère temporel fixé dans l’histoire. Par exemple, l’année 1644 de l’ère commune est le “Jia/Shen” (I. 9., n° 21) du cycle sexagénaire, 17^e année de l’empereur Cong Zhen des Ming (1368-1644), première et dernière année du pouvoir paysan nommé Da Shun, première année de l’empereur Shun Zhi des Qing (les Mandchous, 1616-1911). Cette année-là, les événements ne manquent pas : la dynastie des Ming est renversée par la Jacquerie chinoise, laquelle est chassée ensuite par les Mandchous. Evénements si importants qu’en 1944, l’écrivain pro-communiste Guo Muoruo a fait l’ “Eloge funèbre du Jia/Shen d’il y a 300

ans", dans un texte qui, sur l'ordre de Mao Zedong, devait être lu par tous les communistes lettrés, afin, selon l'auteur et selon Mao, de ne pas répéter le destin de la Jacquerie de cette année du "Jia/Shen".

Il a existé un Chinois qui n'avait pas bien compris que ce temps socialisé et politisé pouvait être incertain, trompeur et tout à fait subjectif. C'était le premier empereur, Qin Shi Huang Di qui s'est donné le nom, significatif, d' "empereur du commencement" des Qin (221-206 avant J.-C.). Après avoir unifié la Chine, ainsi que son écriture, son réseau routier et son système de mesures, l'empereur a choisi le titre de "Huang Di" (empereur) et a voulu pouvoir le transmettre, dans sa famille, de génération en génération, jusqu'à la fin du monde. Mais peu après sa mort, son fils a perdu ce titre et toute sa famille a été exterminée.

Qin Shi Huang Di n'était peut-être pas le seul à se croire autorisé à donner un *cours nouveau* à ce qui continue toujours et ne se soumet pas à la volonté de l'homme. Il n'empêche que le peuple chinois, nourri de l'observation des phénomènes cosmiques, et imprégné de l'esprit de "60 Jia Zi", a conservé cette conviction que le philosophe Xun Zi (335 - 238 avant J.-C.) s'exprime ainsi dans son *Discours sur le ciel* (*Xunzi, Tianlun*, ch. 17) :

"Le ciel marche constamment, il ne vit pas pour un Yao (un des fondateurs de la civilisation chinoise), il ne meurt pas pour un Jie (un tyran, dernier roi de la dynastie des Xia, 21^e-16^e siècle avant J.-C.)".

2

"Il était une fois une montagne, dans la montagne, un temple, dans le temple, un moine qui racontait une histoire : «il était une fois une montagne, dans la montagne, un temple, dans le temple, un moine qui racontait une histoire : 'il était une fois (...)' » etc. "

Tous les Chinois connaissent cette histoire racontée on ne sait combien de fois au cours de la vie. Quand on est enfant, on demande aux adultes de raconter des histoires et les adultes racontent souvent celle-là, parce qu'ils ne connaissent pas grand-chose d'autre à raconter ou sont las d'être sollicités. Quand l'enfant deviendra adulte, il la racontera à son tour, pour les mêmes raisons.

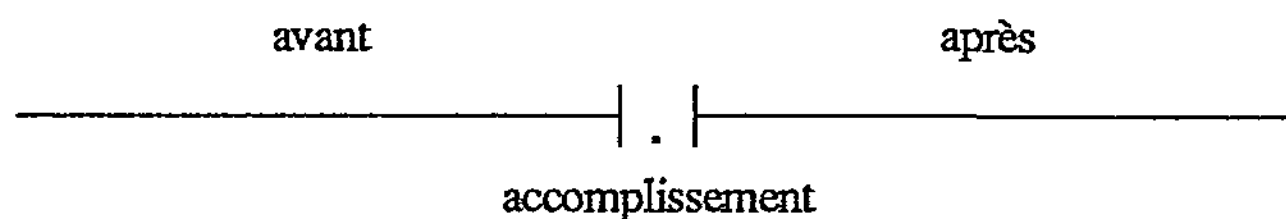
Cela est sans doute un exemple radical. Voyons alors un exemple plus proche de nous, extrait du célèbre film *Epouses et concubines*. Durant le film, le spectateur partage le point de vue de la quatrième épouse : avec elle, on entre dans la grande famille fermée, on en découvre les complots

et les ruses, et l'on vit les gloires et les échecs, en acceptant les règles du jeu. Mais lorsque l'étudiante est devenue folle et que l'on a envie de respirer un peu dehors face à cette fin étouffante, on voit arriver une autre fille, la cinquième épouse, à l'endroit même où a commencé l'histoire de la quatrième épouse.

Le récit met en scène une sorte de situation de *nonchalance* collective. Le film nous permet de jeter un regard global sur cette "grande maison" fermée. Mais dans un cas comme dans l'autre, il existe un schéma répétitif, cyclique et menant, d'une façon ou d'une autre, à l'infini. Ce schéma rejoint, sans ambivalence quelconque, celui de "60 Jia Zi". Sans origine précise et sans explication rassurante, il nous renvoie à la dernière partie du *Yi Jing*, où il est question de la fin et du recommencement.

Contentons-nous d'abord de regarder l'ordre des 64 hexagrammes qui sont censés représenter les situations ou les moments types de l'univers. Après avoir vu le Ciel et la Terre (les deux premiers hexagrammes) posés, au début du livre, comme repères polaires et en même temps principes de fonctionnement, on peut constater l'aspect évolutif du déroulement des premiers hexagrammes. Arrivé à la fin du livre, on voit l'hexagramme 63 intitulé *Ji Ji*, "déjà traverser" (le verbe chinois n'a pas de forme temporelle) et l'hexagramme *Wei Ji*, "pas encore traverser". On peut déjà reprocher à la traduction française de référence³ d'être infidèle en substituant "avant/après" à "déjà/pas encore", et d'être réductrice en remplaçant "traverser" par "accomplissement". Car, même si l'on ne connaît pas très bien la signification des hexagrammes souvent très codifiée du *Livre des mutations*, on peut tout de même remarquer que la traduction de Perrot qui va dans le même sens que le "temps chronique" défini par Benveniste, limite le champ de signification par rapport à la traduction ici proposée.

D'abord, le choix d'un nom à la place d'un verbe montre que la traduction préfère l' "être" des choses à leur "devenir". En second lieu, si l'on se réfère à un dictionnaire, au *Petit Robert* par exemple, on lit que l' "accomplissement" renvoie à l' "état de ce qui est accompli, réalisé" et au "fait d'accomplir", comme la "traversée" (supposons qu'il s'agisse de la forme nominale) indiquerait l' "action de traverser (...) une grande étendue d'eau" ou "un espace quelconque". Transposons dans le domaine temporel : l'accomplissement est un point de référence à partir de quoi on peut définir "avant" et "après", comme le cas de la traduction de Perrot [cf. Jullien, 1993, p. 141-156]. Soit le schéma :

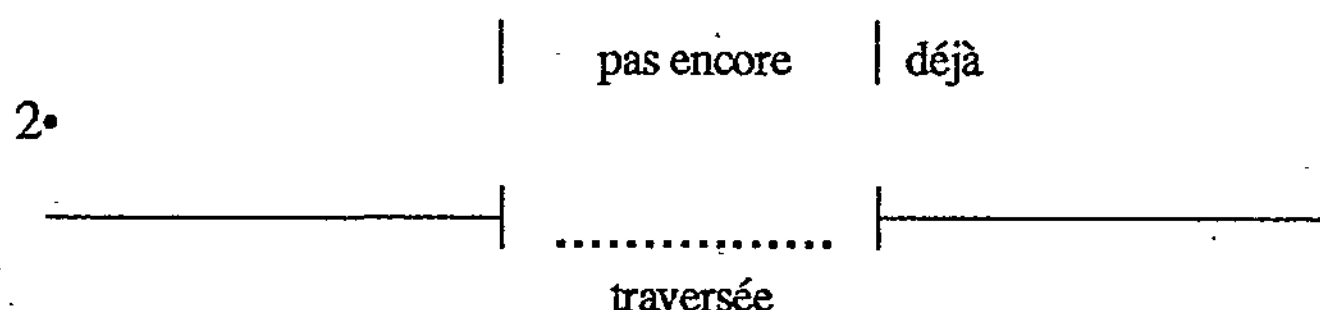
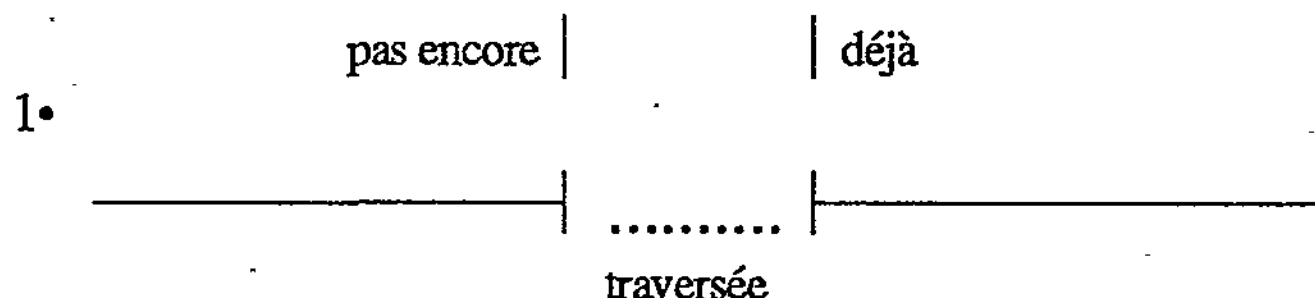


³C'est-à-dire la traduction française d'Etienne Perrot établie à partir de la version allemande de Richard Wilhelm [Perrot (trad.), 1973]. Perrot traduit 'Ji Ji' (l'hexagramme 63) en "après l'accomplissement" (p. 285) et 'Wei Ji' (l'hexagramme 64) en "avant l'accomplissement" (p. 290).

Mais la traversée, qui signifie un passage et a une durée, fait partie du domaine du devenir et du continu [Coquet, 1992]. Si l'on veut la schématiser, ce ne sera pas à l'aide d'un point mais de points car elle est elle aussi un procès, avec un commencement, un milieu et une fin :



Il n'est pas exact de dire : "avant ou après la traversée" parce qu'en faisant ainsi, on immobilise la traversée qui, en elle-même indique le passage d'une situation initiale à une situation finale. De surcroît, on ne rend pas compte de la modalisation due aux adverbes de temps, "déjà" et "pas encore". Dans le "déjà", il y a bien l'indication d'un acte accompli, mais aussi une immédiateté liée à l'action, et qui renvoie à l'existence de celui qui fait l'action ; dans "pas encore", outre la référence à la présence immédiate de l'action, il existe également une ambiguïté (ou un avantage) à situer deux temps de la "traversée" : la première c'est que la traversée en tant qu'action n'est pas encore faite, la seconde c'est que l'action est en cours mais pas encore achevée.



Le *Livre des mutations* parle de ces deux situations. D'une part, l'hexagramme *Wei Ji* "pas encore traverser" en tant qu'un hexagramme parmi les autres, est défini dans sa relation opposée et inverse avec l'hexagramme *Ji Ji* "déjà traverser". Dans l'hexagramme "déjà" (䷗) tous les traits sont à leur place (les traits Yang "—" sont à la place Yang, position impaire "1, 3, 5" du bas en haut ; les traits Yin "--" à la place Yin, position paire "2, 4, 6"), le feu (☲) (le trigramme en bas de l'hexagramme) et l'eau (☵) (le trigramme en haut de l'hexagramme) communiquent harmonieusement : le feu monte, l'eau descend, c'est le feu qui chauffe l'eau et qui fait bouillir l'eau, donc l'image du cuit, de la cuisine, de la réussite et, si l'on veut, de l' "accomplissement". Dans l'hexagramme "pas encore" (䷖), aucun trait n'est à la place qui lui

appartient, le feu et l'eau se séparent car, selon le *Yi Jing*, le mouvement du feu monte et celui de l'eau descend. Donc survient l'image du cru, de l'inachèvement, de l'imperfection, etc. En un mot, c'est tout le contraire de l'hexagramme "déjà" où tout est en ordre, en communication, où tout est fait.

D'autre part, cet hexagramme, qui est le dernier hexagramme du livre et qui clôt le texte, se définit aussi par rapport à tous les autres, c'est-à-dire, par rapport à tout le livre. Selon le livre du Yi ("yi" en chinois signifie ce que le français rend par "mutation" ou "changement"), tout change à tout moment et il n'y a pas de point fixe, immuable. Tout est procès et en même temps dans le procès. Apparemment pour repérer la valeur temporelle d'un hexagramme, on examine sa division en moments (unité temporelle minimale représentée par la position de chacun des six traits) ; on étudie également le rapport de ce temps avec le temps des autres hexagrammes qui se situent tous dans le procès décrit par le livre⁴. Mais par rapport au procès du livre, le temps d'un hexagramme est aussi un moment parmi les autres et il en est ainsi pour le temps du livre qui n'est qu'un moment du procès de la nature ou du "temps physique" qui s'écoule et qui ne connaît pas de fin. Si l'on envisage tout cela dans l'esprit du Yi (changement) ou, plus concrètement, avec l'image de la traversée, on peut se rendre compte que le moment axial (un point zéro) ne peut être établi que très difficilement. "Avant" et "après" sont souvent relatifs ; l'homme est dans la situation perpétuelle du "déjà" et du "pas encore" de la traversée. C'est le message millénaire du *Yi Jing* : la fin d'une traversée est le commencement d'une autre, peut-être plus ample. Dans cette perspective, il n'y a donc qu'un seul prédicat dominant, le *devenir*.

⁴Cf. dans ce n° l'article de Kim Young-Hae, au § 2. 2., p. 77-79.

Dans son roman *L'Amant*, Marguerite Duras raconte une histoire d'amour qui s'est déroulée dans l'Indochine coloniale. Le lecteur chinois y trouve facilement sympathie et familiarité, non seulement parce l'amant est chinois, mais aussi parce que la mise en scène de deux traversées de grandes eaux (l'une débutant l'histoire ; l'autre la terminant) renvoie inévitablement à son expérience personnelle du temps, ainsi qu'à l'expérience de ses ancêtres. On ne sait pas si, à cette occasion, l'écrivain a été influencé par la vie asiatique, et par la culture chinoise très présente à l'époque dans cette région, mais c'est tant mieux si l'expérience commune d'un peuple est reprise par une littérature étrangère.

Le fleuve est comme le temps, il s'écoule sans cesse et sans retour. A force de le traverser, d'une façon ou d'une autre, dans la victoire ou dans l'échec, l'homme marque son existence, son rapport avec le monde. Quand il le traverse, il est le centre à partir duquel est défini le reste, mais

le fleuve dans son ensemble ne change en rien et ne cesse de couler. C'est peut-être l'image sublime de l'expérience chinoise du temps. On a déjà vu, au début de ce texte, la méditation un peu mélancolique de Confucius et l' "optimisme révolutionnaire" de Mao Zedong ; voyons maintenant comment le petit timonier, Deng Xiaoping, fait sa traversée : après avoir dit, au milieu des années 70, "peu importe que le chat soit noir ou blanc, pourvu qu'il attrape le rat", il a ajouté, dix ans après : "Moi, je traverse le fleuve en tâtant pierres et cailloux".

Université de Paris VIII

Références bibliographiques

BENVENISTE (E.)

1974, *Problèmes de linguistique générale*, t. 2, Paris, Gallimard.

COQUET (J.- C.)

1992, "Temps ou aspect ? Le problème du devenir", *Le Langage comme défi*, Cahiers de Paris VIII.

JULLIEN (F.)

1993, *Figures de l'immanence*, Paris, Grasset.

PERROT (E.), trad.

1973, *Le Yi Jing : le livre des transformations*, Paris, Librairie de Médicis.

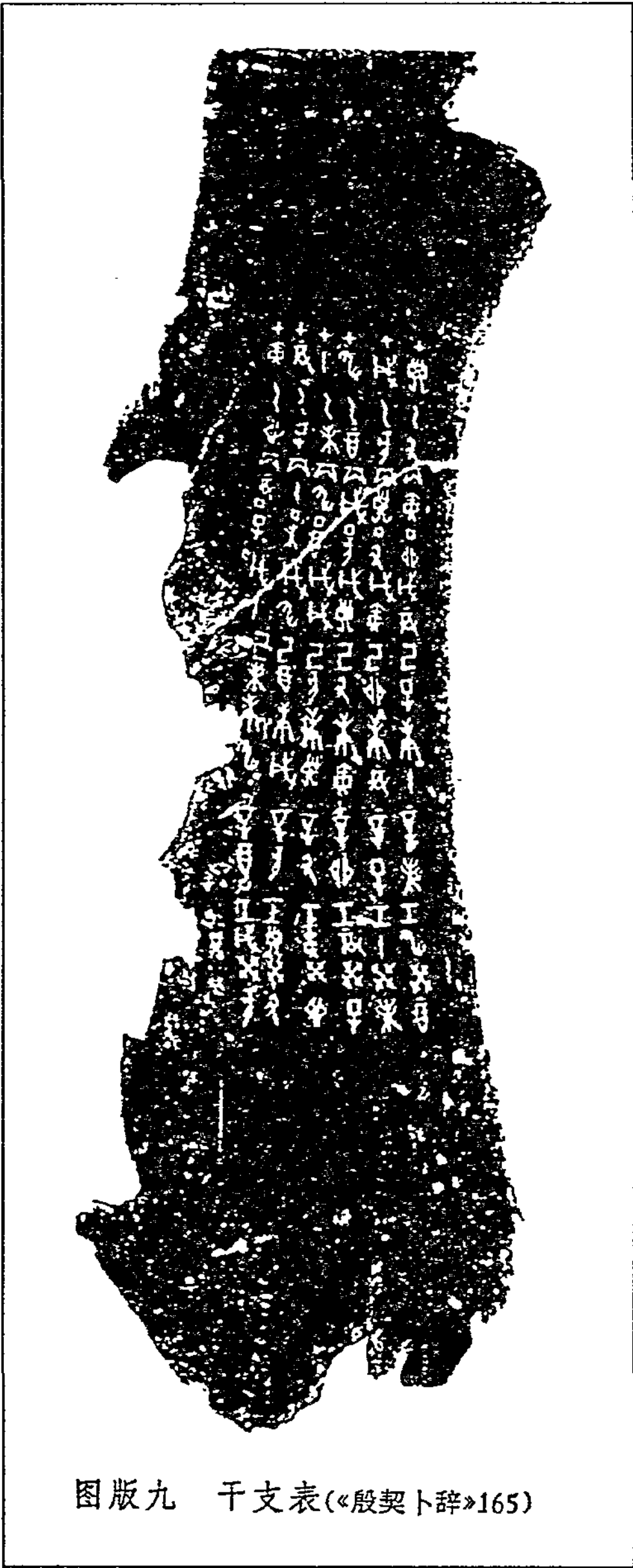


Figure 1

Les 60 *Jia Zi*

“Tableau des Troncs et des Branches”
Inscriptions divinatoires gravées des Shang — n°165

(à lire de haut en bas et de droite à gauche)

